L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

G. F. WERNER & Co. — Rues de Chartres No 73, Place d'Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 19 NOVEMBRE 1861.

G. F. WERNER, F. LINET. — A. DUFOUR, S. MARBY — EDITEURS PROPRIETAIRES.

Nouvelle-Orléans, MARDI MATIN, 19 NOVEMBRE.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par H. Sauvey, 45 et 47 Vieille Levée— Indiennes, Chaises, Longchaits, Marchandises sèches, &c.

Par C. E. Forstall, rue des Bons Enfans, à deux pas du couvent du Couvent des Ursulines—Une Voiture.

Par Francis Fernandez, au magasin situé au coin de Bank Place et de la rue Gravier—Vêtements de toutes sortes, chaud que Coupletes, Gilets, Vêtements, Coffre-fort, etc, (succession Robert C. Armstead).

Le droit de visite.

L'enlèvement de nos ministres.

L'enlèvement de MM. Slidell et Mason et de leurs secrétaires, à bord du steamer anglais des Antilles, accompli par la frégate *San Jacinto* sur les ordres exprès du secrétaire d'Etat Seward est un de ces coups audacieux qui conduisent à une rupture ouverte entre deux nations. Les questions que va soulever entre le gouvernement des Etats-Unis et celui de la Grande-Bretagne est acte de violence, sont celles qui ont toujours divisé les deux pays depuis le commencement du siècle et qui n'ont jamais été réglées—c'est à-dire l'exercice du droit de visite et l'étendue du droit de juridiction sur la mer.

Suivant les principes généralement reconnus du droit des gens, la juridiction d'un pays ne s'étend sur la mer qu'à la distance jugée nécessaire pour la protection de ses côtes, trente lieues suivant les uns, une distance moindre suivant les autres.

Sur la haute mer, les navires sont sous la juridiction de leur propre nation, et, selon Vatel, ils doivent être considérés comme partie de son territoire. Il suit de là qu'un navire de guerre étranger n'a aucun droit d'intervention, et que les personnes et les propriétés qui se trouvent à bord sont sous la protection du pavillon sous lequel le navire navigue et des lois de l'Etat auquel il appartient. Ces principes qui sont de toute justice conduisent à la négation la plus complète du droit de visite. Ils ont été affirmés de tout temps non seulement par les Cours des Etats-Unis, mais encore par le gouvernement de ce pays, qui n'a pas reculé devant une guerre avec l'Angleterre pour maintenir l'indépendance du pavillon américain.

Aujourd'hui, le droit de visite en temps de paix paraît avoir été complètement abandonné, mais on l'admet en temps de guerre comme corollaire du droit que l'on reconnaît aux parties belligérantes de saisir la contrebande de guerre destinée à l'ennemi. C'est une exception importante apportée au principe de juridiction, car la question de la validité des prises est généralement soumise aux cours du pays au nom duquel la saisie a été faite. Mais l'enlèvement de personnes qui se trouvent à bord d'un navire neutre soulève une difficulté d'un autre genre, et ce qu'il y a de singulier dans l'exemple qui nous occupe, c'est que les Etats-Unis viennent précisément de commettre vis-à-vis de l'Angleterre l'abus qu'ils ont si longtemps reproché à cette puissance à leur égard.

On sait, en effet, que, pendant toute la durée des guerres que l'Angleterre a eu à soutenir contre Napoléon Ier, elle s'arrogeait le droit de visiter les navires marchands des Etats-Unis et d'enlever de vive force tous les marins natifs, ou supposés tels, des possessions anglaises. Les Etats-Unis ont toujours nié ce droit, et c'est aux disputes soulevées à cette occasion qu'il faut attribuer la guerre de 1812.

Depuis soixante ans toutes les tentatives faites pour arriver à un règlement de la question n'ont jamais abouti à un traité définitif, bien qu'en fait la Grande Bretagne ait évité d'amener un nouveau *casus belli*. Parmi les documents qui consacrent le droit américain à ce sujet nous citerons la lettre de M. Webster à Lord Ashburton du 8 août 1842, et la protestation de M. Cass au ministre des affaires étrangères de France contre la ratification du traité signé par les cinq grandes puissances européennes le 20 décembre 1841 au sujet du droit de visite dans ses relations avec la traite des nègres. Cette protestation fut accompagnée de la publication d'une brochure qui eut un tel retentissement en France que les Chambres rejetèrent le traité.

La question se pose donc ainsi entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne : il est impossible de prendre pour base ni le droit des gens, puisque les deux nations n'ont jamais été d'accord sur le point en litige, ni les traités, puisque sur ce point. *D'une part*, le gouvernement fédéral vient de se mettre en contradiction formelle avec tous ses prédécesseurs, de l'autre la Grande Bretagne en réclamant se met en contradiction avec elle-même.

Maintenant que conclure de la conduite de M. Seward ? Ait-il voulu faire abandon de la position prise par les Etats-Unis sur le droit de visite comme il a déjà fait bon marché de la question des corsaires? Ou bien a-t-il voulu saisir cette occasion de mettre l'Angleterre au pied du mur et de l'obliger à abandonner à jamais sa prétention de presser les sujets anglais à bord des navires américains? Telles sont les deux suppositions aux quelles donne lieu cette violation de la part d'un navire de guerre fédéral de la neutralité du pavillon anglais, et telle est l'étrange situation que font aux deux gouvernements leurs antécédents historiques.

Si, maintenant, laissant de côté cette position particulière de l'Angleterre, nous apprécions l'acte en lui même, nous sommes sondait à le flétrir énergiquement au point de vue de la morale des nations et à le condamner comme un outrage flagrant des principes modernes du droit des gens, outrage qui attirera sur le gouvernement fédéral la réprobation de la grande majorité des gouvernements européens et qui causera la plus vive indignation en Angleterre même.

M. Seward prétendra qu'il a fait arrêter M.M. Mason, Slidell et autres comme sujets américains, coupables de rébellion et de passer de dépêches logales, et il argumentera de leur qualité de ministres envoyés pour soutenir que leur voyage en Europe était un acte de complicité dans la rébellion. Mais l'Angleterre lui répondra qu'elle a reconnu l'état de guerre en Amérique et que pour elle les citoyens des Etats Confédérés sont parties belligérantes, que la neutralité proclamée par elle donne aux Fédéraux et aux Confédérés qui se trouvent sur son territoire ou sous son pavillon un droit égal à sa protection ; et que cette neutralité a été outrageusement violée par l'enlèvement de vive force des passagers confédérés à bord d'un steamer anglais. Ce steamer qui appartient à la ligne régulière des Antilles anglaises et qui se rendait en Angleterre ne pouvait être suspect de porter de la contrebande de guerre, et sa destination l'exemptait du droit de visite. Enfin, il y a un traité d'extradition entre les deux pays pour la délivrance des criminels, et si les passagers saisis rentraient dans les catégories prévues (ce qui n'est pas) il fallait suivre les formalités prescrites pour obtenir leur extradition. Le cabinet anglais répondra encore qu'ayant abandonné de fait les prétentions qui ont causé la guerre de 1812, il considère comme une insulte et une rupture ouverte la conduite actuelle du gouvernement fédéral qui, sans déclaration préalable, assume à son profit un droit qu'il a toujours nié à l'Angleterre.

Il en résultera que produira certainement l'attentat des Fédéraux, ce sera de hâter le dénouement de la crise entre les Etats Unis et l'Europe, crise qui était inévitable. Si M. Seward a voulu fournir un prétexte qui pût la faire éclater, nous croyons qu'il aura parfaitement réussi. Mais s'il a compté que l'Angleterre serait embarrassée par le dilemne qu'il lui a posé, il s'est trompé, et nous pouvons prédire que la pression de l'opinion publique va être telle dans ce pays que le ministère Palmerston se verra forcé de faire une réponse énergique à l'insolent défi qui vient d'être porté au pavillon britannique. Les autres nations, qui n'ont pas dans leur histoire de précédents à ménager, verront avec mépris ce tour de passe-passe dignue d'un gouvernement yankee, et Lincoln et ses ministres trouveront bien bas dans l'estime des cabinets européens.

Le président qui occupe le siège de Washington et de tant d'autres hommes illustres... se contente pas de détruire à l'intérieur toutes les institutions de son pays, il faut encore qu'il abandonne à l'extérieur tous les principes et toutes les traditions de la politique nationale, qui avaient rendu la grande république du nouveau monde puissante et respectée.

LES SALINES DU PROFESSEUR THOMASY—Nous lisons dans le *Charleston Mercury* du 11 courant :

Les salines pour la production du sel par l'évaporation atmosphérique, déjà en voie de construction à Fife Hall, près de Hilton Head, ont été discontinuées vendredi soir à cause de la proximité des fédéraux. Ces travaux avaient été commencés par une maison dont le colonel E. M. Seabrook et le professeur E. Thomasy sont les associés. Le professeur Thomasy est parmi nous, près, comme toujours, à déployer son activité, où en construisant de nouvelles salines, soit en servant comme ingénieur militaire à la défense de la ville.

PHARMACIE.—M. A. SCHWAB a transporté sa pharmacie de la rue Louisa au No 133, rée de Chartres, local occupé récemment par MM. J. Wright & Co. Les médicaments de la pharmacie Schwab sont très frais et se recommandent aux médecins et aux familles par leur ancienneté. Voir l'avis inséré plus loin.

Par le Telégraphe.

DEPECHES TELEGRAPHIQUES A L'ABEILLE.

(DEPECHES DE L'APRES MIDI.)

Retraite de Richmond.

Richmond, 18 novembre.—La major Mantle de la compagnie de Natches, a capturé un capitaine, un lieutenant et trente soldats de 38ème régiment de New York, à deux milles du moulin d'Upton. L'ennemi a en quatre tués et plusieurs blessés. Les nôtres n'ont perdu personne. Le capitaine Martin a aussi capturé cinq chariots à quatre chevaux chargés de maïs.

Les journaux du Nord disent que les Yankees sont dans la jubilation de leur succès à Port Royal. Ils annoncent que la prochaine grande démonstration sera une attaque sur les batteries d'Evansport.

Mercredi matin, il y a eu une malheureuse collision entre nos troupes et nos propres éclaireurs dans la péninsule. Le major Bagley, de la Mobile, a été tué, le capitaine Morris a été blessé à la main, et M. Rogers a été blessé à la jambe de façon à ce que l'amputation a été jugée nécessaire; plusieurs autres Virginiens ont été légèrement blessés. Le corps du major Bagley a été envoyé à Mobile.

(*Dépêches de nuit.*)

NOUVELLES DU KENTUCKY.

Epidémies dans les camps fédéraux.

Nashville, 18 novembre—Le correspondant à Bowling Green du Union & American dit: Un voyageur qui vient d'arriver d'Elizabethtown rapporte que les Fédéraux au nombre de 4000 se sont avancés à Bacon Creek, et que la petite vérole et la rougeole pourpre font de terribles ravages parmi eux.

A Muldrough's Hill il meurt tous les jours un grand nombre de Fédéraux.

Tompkinsville, évacué par les Fédéraux.

Une portion des troupes du général Hardee, placée sous les ordres du colonel Claiborne, a été envoyée en avant des Fédéraux, à Tompkinsville, et de nouvelles dispositions ont été prises à Bowling Green le 14 courant. Les Fédéraux avaient quitté deux jours avant l'arrivée des Confédérés.

(*Spécial au Herald de New York*)

Le Mexique demande du secours au gouvernement fédéral.

Washington, 11 nov.—Un personnage occupant une haute position à Mexico vient d'arriver ici avec des nouvelles importantes qui ont été communiquées au gouvernement.

Il paraît que toute la côte occidentale du Mexique et de la Sonore est grandement agitée par la nouvelle de l'intervention préparée de l'Angleterre, de la France et de l'Espagne dans les affaires de ce pays, et les autorités ont écrit au gouvernement fédéral pour lui demander s'il est disposé à donner son appui au Mexique contre les intrigues de l'Espagne.

(*Spécial à l'Enquirer de Philadelphie*)

Washington, 12 nov—Un corsaire et deux goélettes dans la baie de San Juan ont été coulés après avoir été brûlés dans la nuit du 9 par des bateaux de l'Iaccarora.

(*Spécial à la Tribune de New York*)

Washington, 11 nov—Un voyageur habillé en bourgeois, avec une passe du général McClellan, a visité tous les postes de l'aile gauche de l'armée fédérale, samedi. A son retour à Alexandrie on l'a reconnu pour être un officier de l'armée rebelle.

Du Mentucky (Spécial au journal *Union and American*.

Réunion de la Convention de la Souveraineté des Etats.

Russelville, Ky. 18—La Convention de la Souveraineté des Etats s'est réunie ce matin. Cinquante comtés étaient représentés. H. C. Burnett a été nommé président de la Convention. Le gouvernement provisoire du Kentucky Nord a été officiellement formé demain, et Geo. N. Johnson, du comté de Scott, sera nommé gouverneur du nouvel Etat.

De Richmond.

Réunion du Congrès Confédéré.

Richmond, 18 nov—Le Congrès s'est réuni aujourd'hui à midi. Il y avait a peine un quorum présent. Aucune affaire n'a été expédiée, le Congrès s'est ajourné à demain. Le message du Président sera envoyé demain au Congrès. Rien de nouveau des camps.

Deux autres expéditions fédérales dirigées sur le Sud.

Des nouvelles de Washington rapportent que deux autres expéditions navales vont être incessamment dirigées sur le Sud. On croit ici que c'est une fausse nouvelle. On rapporte aussi que le corsaire *Sumter* a été capturé au sud de la côte du Texas par la frégate *Niagara*.

Le rapport officiel des Fédéraux de l'affaire de Port Royal constate 6 tués et 23 blessés.

De Boston.

Capture d'un steamer anglais par une frégate fédérale.

Boston, 14—Un navire qui vient d'arriver rapporte la capture d'un steamer anglais par une frégate fédérale. Le steamer avait des munitions. Il a été conduit à Key West.

Mensonges des télégrammes fédéraux.

Richmond, 16—Une dépêche de Washington à Baltimore, datée du 14, dit que : La valeur de deux millions de paistres de coton a été saisie à Beaufort, et les Caroliniens font professions de fidélité au gouvernement—comme aussi qu'on fait des préparatifs pour établir un arsenal de marine à Port Royal et autres ballivrues du même genre.

EUROPE

Nouvelles d'une semaine plus récentes.

DE CHARLESTON.

Steamers de guerre anglais en vue de Charleston—Fidélité des nègres envers leurs maîtres, près Beaufort,—Heureuse arrivée d'un brick pris sur les Fédéraux.

Charleston, 18 nov.— Le *Mercury* de ce matin dit que la frégate à hélice *Immortality* est arrivée en vue de ce port d'où elle surveille les intérêts anglais, et on attend sous quelques jours la corvette à vapeur anglaise *Racer*. Une lettre officielle du capitaine Ives, ingénieur confédéré, dit que les nègres près de Beaufort sont encore fidèles à leurs maîtres. Le brick *Estmore* pris sur les Yankees est arrivé sans accident dans un port confédéré.

ARRIVEE DU NIAGARA.

Opinion de la presse anglaise sur les affaires américaines.

Halifax, 14—Le steamer de la malle, *Niagara*, de la ligne Cunard, capitaine Miller, est arrivé ici, venant de Liverpool qu'il a quitté le 2, et de Queenstown qu'il a quitté dans la soirée du 3. Ce steamer n'apporte aucunes nouvelles commerciales.

Londres, 3—Le *London Times* dit que le peuple anglais verra avec plaisir l'établissement des Etats Confédérés comme puissance à part, parce que par là l'influence politique du Nord sera diminuée.

Sir John Packington, dans un récent discours, a dit que les grandes puissances devraient faire des remontrances contre la continuation de la guerre en Amérique.

Un correspondant parisien de *l'Indépendant Belge* maintient que l'intervention au Mexique a eu but ultérieur, et dit : Le temps viendra où le blocus du coton ne pourra plus être toléré, et il indique le mois de janvier comme devant être le terme marqué pour la rupture du blocus. Quatorze vaisseaux de guerre anglais et français étaient à Halifax.

Grande Bataille dans le Missouri.

NOUVELLE VICTOIRE DES CONFÉDÉRÉS.

MASSACRE DES FEDERAUX.

(Spécial au *True Delta.*)

Memphis, 18 novembre—L'*Appeal* vient de publier un extra donnant la nouvelle d'une nouvelle victoire de nos troupes sur les lincolnistes dans le Missouri.

L'*Appeal* dit qu'un courrier de dépêches de Neosho vient de passer ici, se rendant à Richmond. Il rapporte qu'une bataille décisive a eu lieu près de Springfield, entre les confédérés et les lincolnistes, ces derniers ayant avec eux la fameuse garde du corps du général Fremont.

Les fédéraux étaient de beaucoup supérieurs en nombre. Ils ont été cependant obligés de battre en retraite après avoir eu un très grand nombre d'hommes tués et blessés.

Le général Price et McCulloch agissant de concert et sont la confiance qu'ils chasseront l'ennemi hors du Missouri.

Vote de l'ordonnance de sécession.

L'ordonnance de sécession du Missouri a passé à la législature à l'unanimité des Voix, avec un large quorum dans les deux Chambres.

L'aurore se lève maintenant sur le vaillant Missouri. Son noble frère, le Kentucky, resentira bientôt la chaleur bienfaisante du soleil de la liberté.

CHRONIQUE LOCALE.

La grande Revue.— Le gouverneur et commandant en chef, dans une autre partie du journal, qu'il publiera au revue, samedi prochain, dans la rue de Canal, toutes les troupes d'Etat et de la milice. Les citoyens de la paroisse de Jackson qui ont été invités à prendre part à cette revue, devront se rendre à cette occasion, et les noms de ceux qui ne le feront pas seront transmis aux autorités militaires. On sait le reste.

Son Excellence invite les Banques, les compagnies d'assurance, les propriétaires de magasins et de Bons publics, à ne pas ouvrir leurs établissements ce jour-là.

La Revue aura lieu à 3 heures précises de cette. La spectacle sera le plus imposant auquel la population aura jamais assisté. Il est probable que le nombre d'hommes sera de trente mille.

Recorder Gastinel— Sophie Cohn a déclaré avoir de bonnes raisons de croire que deux paires de bottes d'oreilles, quatre dépêpêtres, trois nagnes à pierres fines, une chaise en or et un parte-rayon en or volés dans cette ville, sont cachés dans une maison de l'ancienne rue des rues Orléans et Chartres. Le magistrat a ordonné une visite domiciliée.

Promenade de Esposolen n'est plaisir d'avoir été battu. Vieux Bassin, par Dominique Mangeage.

Baily Sail, f.o.b., a dit que Henry Johnson b. c. 1. Pa bottes.

Milan Zeigler et Bourbette Charles sont accusés d'avoir insulté Prudhile Barney.

Un affidavit comme Geo. Wilpons d'avoir insulté et provoqué Manuel Zamora.

Edward Dunbar, qui a déjà été commandé demeurant le remorder pour voi avec s'action, a comparu devant lui hier matin. Il est accusé, par l'officier Boulton, d'avoir été cette méchant. Il l'aille d'une femme où, dans une maison de la rue Bourbon, et d'y avoir volé deux dépêpêtres en diamant et une chaîne en or de prix.

L'hôpital louisianais à Richmond.

Nous avons reçu du Dr FELIX FORMENTO fils, chirurgien en chef de l'hôpital louisianais à Richmond, la lettre suivante, qui renferme des détails intéressants, et que pour cette raison nous trouvons dans nos colonnes, bien qu'elle ne fût pas destinée à la publicité. Le choix du Dr Formento a été très heureux : c'est un de nos jeunes médecins les plus intelligents, et qui à une science réelle joint un admirable dévouement à la cause du Sud et un patriotisme qui ne recule devant aucun sacrifice. Nous espérons que l'appel qu'il adresse à ses compatriotes ne resterà pas sans écho, et que ceux-ci s'empresseront d'envoyer à l'hôpital louisianais à Richmond des secours en argent, en vêtements et en médicaments. Il n'agit de soulager ceux qui ont tout quitté,—foyers, familles et amis,—pour aller au loin nous défendre, et nous sommes persuadés que personne ne leur refusera l'offrande de la reconnaissance.

LOUISIANA HOPITAL,

Richmond, ce 11 novembre 1861.

Mon cher monsieur,

Vendredi vous nous envoyer votre journal ! L'*Abeille* serait les par nous tous lei avec le plus grand plaisir. Plusieurs de nos malades nous en ont demandé et nous ne recevions pas cette feuille. Je leur ai promis que je vous écrirais de nous l'envoyer, et ils ont pare enchantés. Nous recevons déjà plusieurs journaux de la Nouvelle-Orléans et de Richmond, et mon intention est de créer à l'hôpital un cabinet de lecture pour nos convalescents

Des nombreux hôpitaux établis dernièrement à Richmond, l'Hôpital Louisianais est, sans contre-dit, le mieux organisé. Il est situé à un mille de la ville, dans une position charmante; l'eau y est délicieuse et la ventilation parfaite—complètement cet très grand et permet aux convalescents de pouvoir faire de longues promenades sans sortir des limites de l'hôpital. La distribution de nos salles est très avantageuse, en ce qu'elle nous permet d'isoler suffisamment les malades, et quelques jours nous pour pouvoir tous les recevoir une centaine de plus. Nous sommes assez bien pourvus de tout le nécessaire : médicaments, lits, tables, couvertures, etc. La plupart de ces articles proviennent des contributions volontaires de nos généreux concitoyens. Ceux qui se sont mis à la tête de cette patriotique entreprise ont bien mérité de la patrie, et leurs noms doivent être connus de tous. Ce sont l'Hon. John Perkins, le colonel J. H. Martin, le docteur Fenner, l'Hon. Marshall, l'Hon. Conrad, M. Chambliss, M. T. C. Selly, etc.

Jusqu'ici l'état sanitaire de notre hopital a été très satisfaisant ; nous n'avons eu que fort peu de décès, et presque tous ceux qui sont morts ont été portés à l'hopital, dans un état très grave, quelques uns au tout de plusieurs semaines de maladie, n'ayant reçu aucun traitement ou qu'un traitement bien insuffisant.

Le personnel de l'hopital se compose d'un chirurgien en chef, de deux assistants, d'un pharmacien, de quatre élèves en médecine, de huit sœurs de charité, et d'un nombre suffisant d'infirmers, de domestiques, etc.

Je vous donne ces détails bien incomplets, vous priant de vou oir bien user du coup d'œil par les réglements de l'hopital, que je vous enverrai aussi vous pourvoir dire quelques mots en faveur de notre institution, qui est destinée, je vous assure, à produire le plus grand bien. Si vous savais très reconnaissant si vous pouviez obtenir, et sans aucun doute vous y réussirez, de nouvelles contributions, en argent et en objets nécessaires, à notre hopital Louisianais à Richmond.

Je vous remercie de tout cœur et soie

votre tout dévoué

Dr F. FORMENTO Jr

Chirurgien en chef de Louisiana Hospital.

Je vous écris à la hâte, car je suis excessivement occupé, du matin au soir. A l'hôpital ou à domeure tout à fait.

LOUISIANA ACADEMY.—Cette institution fondée par M. A. FERRIER, ancien professeur de l'Université de la Louisiane, est aujourd'hui en pleine activité. Le directeur s'est adjoint des professeurs distingués pour l'enseignement des langues anciennes et modernes, du dessin et de la musique. Un professeur d'escrime est attaché à l'établissement. La réputation bien connue de M. FERRIER garantit à l'Académie de la Louisiane un succès assuré, et nous recommandons cette institution aux pères de famille. Le local de l'académie se trouve rue Hôpital No 79, entre Royale et Bourbon.

FEUILLETON.

LA FILLE DE SATAN.

V—Suite.

La sœur qui entra se nommait Alexie ; c'était une novice de dix huit ans, si fraiche et souriante dans ses habits de bénédictine, qu'elle semblait une rose dans un vase d'autel.

"—Ma mère ! un mot ! dit elle tout bas, car elle était arrivée en courant, et battant des mains de joie, descendre bien vite prendre la parure de la chapelle, car ceci vient d'arriver. Il est arrivé des chariots de hommes pleins et des tambours, un cri, bien simple et pas très fort. Un des crevés de la manche avait été brûlé par une amorce : en finies s'était dégagé, et, à l'humidité du matin : cela ne paraîtrait point l'occasion, il se montrait dans cette tenue équivoque parfaitement de mauvais goût.

Entendant les clairons de la forêt voisine, Marie pensa que ce gentilhomme s'était détaché de la chasse royale pour revenir dans le parc.

L'étranger fit observer à la belle religieuse que le soleil commençait à darder brûlamment dans l'endroit où ils étaient, et l'engagea à venir s'asseoir à quelque distance sur un banc de marbre embragé.

La figure du gentilhomme lui plaisait assez, mais elle craignait qu'il ne fût pas d'assez bonne lignée pour se montrer avec lui dans un endroit fréquenté par la cour.

Cependant, un inchant comment refuser, elle se laissa conduire.

Lorsqu'ils furent assis tous deux dans ce tête-à-tête, lorsque le gentilhomme lui parla, Marie reconnut sans hésitation. Elle lui trouva alors de l'esprit, une grâce charmante, une expression de bonté infinie, elle vit de la hardiesse, de la fierté dans l'arc de ses sourcils et son front dénoncé, du feu dans son regard, une douceur parfaite dans sa bouche souriante. Et elle se laissa aller volontiers à l'entretien qu'il continuait.

"—Madame, lui disait il, vous êtes sans doute d'un couvent quelque peu éloigné d'ici et ce rieuse de courtes la lorsque le parc de Senlis. Il est très beau à voir. Mais comment se fait il que vous veniez la visiter si matin ?

Marie, qui jusque-là n'avait parlé que de choses indifférentes, se fit alors connaître pour l'abbesse des bénédictines de Montmartre, et expliqua le motif qui l'amenait dans l'endroit habité par la cour.

"—Quoi, madame ! reprit il, si jeune, et déjà à la tête d'une communauté !

"—J'ai peu d'orgueil a en tirer, et surtout peu de joie ! répondit-elle.

"—Est il possible !

"—Mon Dieu, je partage avec mes sœurs les fatigues, les privations de chaque jour ; je ne plus l'inquiétude de celui qui va vivre et la responsabilité de tous !

Elle étendit la main vers la campagne.

"—Oh ! je voudrais, je vous le jure, quelquefois, être une de ces jeunes filles que nous voyons d'ici porter des paniers de fraises au marché..... Mieux encore, un de ces oiseaux que vous dans l'air et qui, vivant sans souci, ont l'air si heureux de vivre !

—Pour moi, dit le gentilhomme en glissant un regard charmant vers sa compagne, je n'ai jamais envié le sort des oiseaux ; ils n'aiment qu'au printemps..... Ah ! ce n'est pas assez encore de toute l'année !

Marie le regarda de côté par dessous ses longs cils et se dit tout bas :

"—Quel charmant !! y a dans ses accents ! Oh ! si au lieu d'un simple gentilhomme, c'était un duc et pair, quel plaisir on éprouverait à l'entendre parler ainsi !

"Ne songer à aucune autre existence, madame, reprit il, c'est donner à l'ilite des femmes du monde que vous devez être faite..... Beaucoup vont vivre robe monacale ne vous défend pas d'y paraître, et la nature vous a si bien faite pour cette place !

"—Les femmes sans fortune doivent rester cloitrées dans le cloître, dit Marie, et je puis assez bien partager dans ma position pour ne pas m'en plaindre

"—C'est le monde, madame, qui se plaindrait de vous avoir perdue.

"—Il faut bien que les autels aient leurs servantes ; et la part qui les entoure vaut mieux assurément que les faux biens de la terre.

"—Pauvres saintes ! vous vous comme les vierges folles de l'Ecriture qui tiennent leur compe renversée et en laissent tomber toute la lumière..... Vous ne songez pas qu'en nous *des faux biens de la terre*, cette coupe contient l'amour.

"—Comment se fait il que les gens du monde se plaignent tant des maux que l'amour leur cause, et qu'en même temps ils se donnent plus part aux nous, filles du cloître, d'en être privées ?

—Ah ! c'est que..... mal pour mal..... il vaut mieux s'exposer au danger de mourir de soif.

—Je ne sais trop.

—Et quelle peine pourrait vous atteindre dans vos sentiments, vous dont le charme triompherait de toute indifférence, dont la beauté rendrait impossible toute infidélité.

—Par Notre Dame ! je ne me ferais pas à si faible puissance pour conjurer le démon du chagrin qui possède le cœur des hommes.

—Essayez toujours.

—Non ! j'ai peur de telles aventures, et je crois plus aux larmes qui finissent les paulons qu'aux douceurs qui les commencent.

—Vous ne savez pourtant pas quel charme se répandrait pour vous dans la vie si vous aviez, tel que la nature l'a tracé, le pouvoir de votre belle jeunesse, si chaque fois que vous rencontriez sur vos pas un homme aimant et fait pour plaire, vous pouviez dire : Voilà peut être celui qui m'aimera mieux que tout au monde, vous disiez : Voilà celui à qui je dirai mon ame vie..... Oh ! vous ne savez pas quel bonheur vous auriez, vous qu'on a toujours nommée *ma mère* ou *madame*, à vous entendre une fois appeler *Marie*.

La physionomie de celui qui parlait ainsi respirait un tendre enthousiasme, une conviction entraînante ; il y avait un souffle de tendresse dans sa parole qui la faisait voler jusqu'à l'ame.

L'abbesse sentait que près de lui son cœur palpitait pour la première fois, mais la condition nouvelle dans laquelle elle se trouvait la faisait comprimer de toutes ses forces ce vif entraînement.

"—Oh ! s'il était seulement comte ou baron ! pensait elle, avec quel bonheur on le laisserait aller au charme qui attire vers lui !"

Mais en même temps elle répondait, essayant d'amener quelque éclaircissement sur sa position :

"—Je comprends que vous avez une grande pitié de notre vie solitaire, en la comparant à l'existence joyeuse, et probablement brillante, que vous menez à la cour.

"—Il est vrai, dit-il, que, par le temps qui court, les plaisirs, intrigues, chasses et fêtes ne laissent guère de place à l'ennui.

—Je le pensais bien.

—Oh ! j'ai dit à l'ennui, et non à la tristesse..... celle ci a toujours bien son heure pour arriver.

—Jusqu'à vous aussi !

—Surtout jusqu'à moi.

—Et quelle peut être cette sorte de tristesse, mon gentilhomme ?

—La plus grande de toutes, madame, la crainte de ne pas aimé pour soi même.

L'abbesse glissa un nouveau coup d'œil sur le costume peu attrayant de son interlocuteur, et parut qu'en effet la pauvre aire, ayant l'air de ne posséder que la cape et l'épée, avait grand besoin d'être aimé pour lui même.

"—Or les femmes de cours, reprit-il, n'aiment guère que sur l'enveloppe, ne jugent guère du prix qu'elles ont sur les apparences..... Elles croient que les hommes sont, comme les oiseaux, dont le plumage désigne l'espèce.

—Ah ! en vérité ?

—Pauvres saintes ! vous vous comme les vierges folles de l'Ecriture qui tiennent leur coupe renversée et en laissent tomber toute la lumière..... Vous ne songez pas qu'en nous *des faux biens de la terre*, cette coupe contient l'amour.

—Comment se fait il que les gens du monde se plaignent tant des maux que l'amour leur cause, et qu'en même temps ils se donnent plus part dans nous, filles du cloître, d'en être privées ?

—Ah ! c'est que..... mal pour mal..... il vaut mieux s'exposer au danger de mourir de soif.

—Je ne sais trop.

—Et quelle peine pourrait vous atteindre dans vos sentiments, vous dont le charme triompherait de toute indifférence, dont la beauté rendrait impossible toute infidélité.

—Par Notre Dame ! je ne me ferais pas à si faible puissance pour conjurer le démon du chagrin qui possède le cœur des hommes.

—Essayez toujours.

—Non ! j'ai peur de telles aventures, et je crois plus aux larmes qui finissent les paulons qu'aux douceurs qui les commencent.

—Vous ne savez pourtant pas quel charme se répandrait pour vous dans la vie si vous aviez, tel que la nature l'a tracé, le pouvoir de votre belle jeunesse, si chaque fois que vous rencontriez sur vos pas un homme aimant et fait pour plaire, vous pouviez dire : Voilà peut être celui qui m'aimera mieux que tout au monde, vous disiez : Voilà celui à qui je dirai mon ame vie..... Oh ! vous ne savez pas quel bonheur vous auriez, vous qu'on a toujours nommée *ma mère* ou *madame*, à vous entendre une fois appeler *Marie*.

La physionomie de celui qui parlait ainsi respirait un tendre enthousiasme, une conviction entraînante ; il y avait un souffle de tendresse dans sa parole qui la faisait voler jusqu'à l'ame.

L'abbesse sentait que près de lui son cœur palpitait pour la première fois, mais la condition nouvelle dans laquelle elle se trouvait la faisait comprimer de toutes ses forces ce vif entraînement.

"—Oh ! s'il était seulement comte ou baron ! pensait elle, avec quel bonheur on le laisserait aller au charme qui attire vers lui !"

En même temps elle répondait, essayant d'amener quelque éclaircissement sur sa position :

"—Je comprends que vous ayez une grande pitié de notre vie solitaire, en la comparant à l'existence joyeuse, et probablement brillante, que vous menez à la cour.

"—Il est vrai, dit-il, que, par le temps qui court, les plaisirs, intrigues, chasses et fêtes ne laissent guère de place à l'ennui.

—Je le pensais bien.

—Oh ! j'ai dit à l'ennui, et non à la tristesse..... celle ci a toujours bien son heure pour arriver.

—Jusqu'à vous aussi !

—Surtout jusqu'à moi.

—Et quelle peut être cette sorte de tristesse, mon gentilhomme ?

—La plus grande de toutes, madame, la crainte de ne pas aimé pour soi même.

L'abbesse glissa un nouveau coup d'œil sur le costume peu attrayant de son interlocuteur, et parut qu'en effet la pauvre aire, ayant l'air de ne posséder que la cape et l'épée, avait grand besoin d'être aimé pour lui même.

"—Or les femmes de cours, reprit-il, n'aiment guère que sur l'enveloppe, ne jugent guère du prix qu'elles ont sur les apparences..... Elles croient que les hommes sont, comme les oiseaux, dont le plumage désigne l'espèce.

—Ah ! en vérité ?

—Pauvres saintes ! vous vous comme les vierges folles de l'Ecriture qui tiennent leur coupe renversée et en laissent tomber toute la lumière..... Vous ne songez pas qu'en nous *des faux biens de la terre*, cette coupe contient l'amour.

—Comment se fait il que les gens du monde se plaignent tant des maux que l'amour leur cause, et qu'en même temps ils se donnent plus part dans nous, filles du cloître, d'en être privées ?

—Ah ! c'est que..... mal pour mal..... il vaut mieux s'exposer au danger de mourir de soif.

—Je ne sais trop.

—Et quelle peine pourrait vous atteindre dans vos sentiments, vous dont le charme triompherait de toute indifférence, dont la beauté rendrait impossible toute infidélité.

—Par Notre Dame ! je ne me ferais pas à si faible puissance pour conjurer le démon du chagrin qui possède le cœur des hommes.

—Essayez toujours.

—Non ! j'ai peur de telles aventures, et je crois plus aux larmes qui finissent les paulons qu'aux douceurs qui les commencent.

—Vous ne savez pourtant pas quel charme se répandrait pour vous dans la vie si vous aviez, tel que la nature l'a tracé, le pouvoir de votre belle jeunesse, si chaque fois que vous rencontriez sur vos pas un homme aimant et fait pour plaire, vous pouviez dire : Voilà peut être celui qui m'aimera mieux que tout au monde, vous disiez : Voilà celui à qui je dirai mon ame vie..... Oh ! vous ne savez pas quel bonheur vous auriez, vous qu'on a toujours nommée *ma mère* ou *madame*, à vous entendre une fois appeler *Marie*.

La physionomie de celui qui parlait ainsi respirait un tendre enthousiasme, une conviction entraînante ; il y avait un souffle de tendresse dans sa parole qui la faisait voler jusqu'à l'ame.

L'abbesse sentait que près de lui son cœur palpitait pour la première fois, mais la condition nouvelle dans laquelle elle se trouvait la faisait comprimer de toutes ses forces ce vif entraînement.

"—Oh ! s'il était seulement comte ou baron ! pensait elle, avec quel bonheur on le laisserait aller au charme qui attire vers lui !"

En même temps elle répondait, essayant d'amener quelque éclaircissement sur sa position :

"—Je comprends que vous ayez une grande pitié de notre vie solitaire, en la comparant à l'existence joyeuse, et probablement brillante, que vous menez à la cour.

"—Il est vrai, dit-il, que, par le temps qui court, les plaisirs, intrigues, chasses et fêtes ne laissent guère de place à l'ennui.

—Je le pensais bien.

—Oh ! j'ai dit à l'ennui, et non à la tristesse..... celle ci a toujours bien son heure pour arriver.

—Jusqu'à vous aussi !

—Surtout jusqu'à moi.

—Et quelle peut être cette sorte de tristesse, mon gentilhomme ?

—La plus grande de toutes, madame, la crainte de ne pas aimé pour soi même.

L'abbesse glissa un nouveau coup d'œil sur le costume peu attrayant de son interlocuteur, et parut qu'en effet la pauvre aire, ayant l'air de ne posséder que la cape et l'épée, avait grand besoin d'être aimé pour lui même.

"—Or les femmes de cours, reprit-il, n'aiment guère que sur l'enveloppe, ne jugent guère du prix qu'elles ont sur les apparences..... Elles croient que les hommes sont, comme les oiseaux, dont le plumage désigne l'espèce.

—Ah ! en vérité ?

—Pauvres saintes ! vous vous comme les vierges folles de l'Ecriture qui tiennent leur coupe renversée et en laissent tomber toute la lumière..... Vous ne songez pas qu'en nous *des faux biens de la terre*, cette coupe contient l'amour.

—Comment se fait il que les gens du monde se plaignent tant des maux que l'amour leur cause, et qu'en même temps ils se donnent plus part dans nous, filles du cloître, d'en être privées ?

—Ah ! c'est que..... mal pour mal..... il vaut mieux s'exposer au danger de mourir de soif.

—Je ne sais trop.

—Et quelle peine pourrait vous atte